

dont la gloriole a servi aux ambitieux de notre petite ville!

Notre petite ville,—c'est l'expression consacrée. Nous partons de là pour nous excuser d'être petits en tout, et partout. Je me rappelle avoir entendu le père Tranquille se fâcher rudement à ce propos. La patrie par excellence, disait-il, c'est le sol que nous foulons tous les jours, c'est le lieu de notre naissance, c'est le coin de terre que nous connaissons mieux que tous les autres, c'est le village, la ville ou la circonscription territoriale qui renferme notre famille, nos parents, nos amis, nos affections du jeune âge,—c'est, en un mot, l'endroit de la grande patrie canadienne que nous voudrions le plus voir prospérer, compter le plus de gens de bien, d'honorer et soutenir l'honneur du pays! Plus le sentiment patriotique est concentré sur un point du territoire, plus il a d'intensité, de profondeur, de force, de ressources.

—Il me semble, lui fis-je observer, que l'on n'en-seigne point cette doctrine aujourd'hui.

—Vous dites vrai, malheureusement. On a tort. Pour avoir cherché à donner plus d'espace au patriotisme on lui a fait perdre de vue le clocher du village. Il s'étend partout, il n'est nulle part; il s'amoin-drit; il va disparaissant,—oui, j'ose dire cela, il disparaît de son endroit propre, et la grande patrie n'en profite pas davantage. Il a perdu en profondeur à mesure qu'il s'est développé en surface;—aussi, comme un liquide chassé du vase qui le contenait il ne restera plus de lui qu'une mince couche, avant longtemps.

—Songez-vous que, si vous disiez cela tout haut, les censeurs ne vous manqueraient pas?

—Je le sais bien. On m'a déjà dit: "Vous ré-trécissez le patriotisme, vous lui donnez pour théâtre un cercle sans importance; cela était bon jadis, mais pas à présent. Les distances, qui formaient des obstacles sérieux, sont pour ainsi dire supprimées; rien n'empêche plus l'expansion des sentiments communs; nous sommes plus Canadiens parce que nous nous occupons plus qu'autrefois de la patrie de tous les Canadiens, pourtant nous sommes aussi bons Gaspésiens que bons Montréalais et bons Sorelois." Je doute fort, messieurs, leur ai-je répondu, je doute fort que vous soyez aussi "bons petits citoyens" que vos pères le furent. Quand je vous entendez dire, "notre petite ville" cela me donne à réfléchir;—il me paraît que vous procédez par esprit de comparaison et que connaissant qu'il existe des "grandes villes," vous n'êtes pas éloignés de mépriser un peu la vôtre, qui est petite. Placé à ce point de vue, quelles sottises un homme ne peut-il pas commettre... tout en se croyant patriote! Ah! je crains qu'avant longtemps le sens du patriotisme ne soit complètement faussé dans les esprits. Prenons garde de perdre en qualité ce que nous gagnons en quantité! L'amour de la patrie n'est jamais si fort dans un peuple, ni si effectif que lorsque chaque tribu, groupe ou ville de la nation en fait l'objet de son culte particulier.

Et comme je lui faisais observer qu'il avait l'air de vouloir nous ramener de plusieurs siècles en arrière, il reprit:

—Vous ne me comprenez donc pas! Laissons aux entreprises si vastes de notre époque le soin de

relier des points de la carte séparés par des centaines et des milliers de lieues; que l'on annexe, que l'on agrège, que l'on agglomère tant qu'on le voudra des races plus ou moins faites pour se comprendre et que l'on en compose des empires gigantesques,—c'est l'affaire de l'ambition humaine, et cela n'est pas défendu en certain cas,—mais, nous Canadiens-français, gardons-nous d'égarer nos affections intimes gardons-nous de les éparpiller sur cette étendue. Qui trop embrasse, mal étirent; c'est surtout vrai si l'on applique cet axiome à notre race transplantée sur le continent d'Amérique. Concentrons-nous,— nous resterons forts et nous suivrons les desseins de la Providence sur notre peuple. Dans ce terrible mouvement appelé le « progrès moderne » nous ne devons entrer qu'avec précaution, parce que nous pourrions y perdre tout ce qui, dans le passé et dans le présent, nous tient au cœur. Ne refusons pas cependant notre concours aux choses d'aujourd'hui: elle ne sont pas mauvaises en soi,— mais tâchons conserver par dessus tout nos sympathies à la terre paternelle, au village, à la ville qui nous a vu naître, comme je le disais tout à l'heure. Replions nous sur nous-mêmes, et, sans mettre d'entrave à cette expansion des forces et des ressources matérielles du Canada en général, restons patriotes chez nous, dans notre contrée, dans notre logis. Nous n'en serons que de meilleurs Canadiens.

Un jour qu'il était venu de Québec un jeune historien et que nous nous entretenions avec lui, le père Tranquille répéta ce que je viens d'écrire et poussa une pointe sur le terrain de l'histoire. « Rien n'est plus beau que notre passé, dit-il, rien n'est plus vénérable. Apprenons à le connaître. Qu'il nous fournisse des exemples chaque jour de notre vie, dans toutes les circonstances de la vie publique. Événements petits ou grands, ce qu'il renferme est pour nous instructif, indispensable. Étudions-le; allons jusques aux détails; il en restera quelque chose dont notre patriotisme tirera parti. Quand tous les Canadiens qui savent lire connaîtront l'histoire des premiers temps de la colonie et que les gens illettrés en auront appris les événements principaux d'une manière sommaire, le peuple Canadien se plaira à s'en rappeler les souvenirs glorieux,—un peu comme des vieillards qui aiment à rattacher à un passé éloigné les préoccupations et les incidents de l'heure présente. Il n'est pas jusqu'au moindre site, au plus humble monument du temps passé qui, dès lorsque nous pouvons y attacher une date, un nom, un souvenir historique, n'ait son importance et ne nous retienne fixé au sol et aux idées de la patrie.

Le père Tranquille défend chaleureusement ses opinions, c'est pourquoi je me suis laissé emporter un peu en répétant ce qu'il m'a dit tant de fois.

(La fin au prochain numéro.)

